

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

En vue de l'espérance qui vous est réservée
dans les cieux (Col 1,5)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1977, tome 73, p. 232-245

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

En vue de l'espérance

*qui vous est réservée
dans les cieux (Col 1, 5)*

L'espérance est à la mode. Parce qu'on est malheureux et que de toutes parts on aspire au changement. Certaines théologies en ont pris conscience. Ainsi les théologies, dites de la libération, font de l'espérance un thème important de leur recherche. D'autres penseurs, en dialogue ou confrontation avec la doctrine marxiste, découvrent qu'on n'a pas accordé à l'espérance toute sa part. Ainsi, J. Moltmann voit dans l'espérance « le fondement et le ressort de la pensée théologique en général »¹. De telles études ne sont pas dépourvues d'intérêt, bien que certaines ambiguïtés graves s'y glissent parfois. C'est pourquoi, nous avons pensé qu'il serait utile d'écouter, au moins sommairement, saint Paul nous parler de l'espérance. Ne pouvant songer, dans les limites étroites d'un court article, parcourir les nombreux passages des épîtres pauliniennes qui ont trait à l'espérance, nous avons opté pour la démarche suivante : Nous commencerons par lire une phrase de l'épître aux Colossiens qui nous introduira au cœur du problème (Col 1, 5). Ensuite, élargissant notre perspective par la lecture rapide d'autres passages de saint Paul, nous esquisserons les points forts d'une théologie de l'espérance. Celle-ci nous conduira enfin à quelques remarques d'actualité².

¹ J. Moltmann, *Théologie de l'espérance*, Paris, 1970, p. 15. On lira avec profit l'article d'information suivant : B. Mondin, La théologie de l'espérance et le message chrétien, Bull. Th. Bib. 2 (1972), 42-63.

² Sans pouvoir donner une bibliographie sur le sujet, nous signalons quelques lectures qui nous ont inspiré :

G. Didier, *Désintéressement du chrétien*, Paris, 1955, pp. 186-191.

I.

LECTURE DE COLOSSIENS 1, 5

Selon une coutume à peu près constante (seules font exception l'épître aux Galates et partiellement la seconde épître aux Corinthiens), saint Paul commence ses épîtres par une prière d'action de grâces³ :

« Nous ne cessons de rendre grâces au Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, en pensant à vous dans nos prières, depuis que nous avons appris votre foi dans le Christ Jésus et la charité que vous avez à l'égard de tous les saints, en vue de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux » (Col 1, 3-5).

Ce n'est pas la première fois que saint Paul unit dans une même phrase les trois « vertus théologiques » ou plutôt les trois faces de l'attitude chrétienne fondamentale. Nous en constatons la présence dès sa première épître : « Nous nous rappelons, écrit-il aux Thessaloniens, ... l'activité de votre foi, le labeur de votre charité, la constance de votre espérance » (1 Th 1, 3). Dans la même épître, il donnera le conseil suivant : « Revêtons la cuirasse de la foi et de la charité, avec le casque de l'espérance du salut » (1 Th 5, 8). La même trilogie se rencontrera en Ga 5, 5-6, puis, plus développée, en Rm 5, 1-5 et en Ep 1, 15-18. On connaît la conclusion de l'hymne à la charité : « Maintenant demeurent foi, espérance, charité, ces trois choses, mais la plus grande d'entre elles, c'est la charité » (1 Co 13, 13).

F. Dreyfus, *Maintenant la foi, l'espérance et la charité demeurent toutes les trois*, dans *Studiorum paulinorum Congressus...*, I, Rome, 1963, pp. 403-412.

D. Marc-F. Lacan, *Les Trois qui demeurent* (1 Co 13, 13), RSR 46 (1958), 321-343.
S. Lyonnet, *Foi et charité d'après saint Paul*, dans *Foi et Salut selon S. Paul*, Rome, 1970, pp. 211-231.

C. Spicq, *Agapè*, II, Paris, 1966³, pp. 365-378 (L'origine de la triade : Foi, Espérance, Charité).

C. Spicq, *Théologie morale du Nouveau Testament*, Paris, 1970⁴, pp. 292-352.

³ Action de grâces qui comporte ordinairement deux parties : une bénédiction proprement dite à l'adresse du Père, puis une prière de demande en faveur de ses correspondants.

Saint Paul place ordinairement les trois « vertus » dans l'**ordre** suivant⁴ : foi, charité, espérance et cela est significatif. Dans sa pensée, la foi a certainement une priorité aussi bien temporelle que théologique. Car toute vie chrétienne prend son origine, pour ce qui est de l'homme, dans l'adhésion libre de sa foi. La charité suppose la foi et la justification. Elle apparaît alors comme le champ d'exercice de la foi (« la foi opérant par la charité », Ga 5, 6), comme son fruit de vérité et le signe de son authenticité. Les deux acheminant le chrétien vers la consommation attendue par l'espérance. En bref, nous dirions que la foi s'appuie sur le passé (de Jésus), que la charité s'exerce essentiellement dans le présent alors que l'espérance a partie liée avec le futur⁵.

Théologiquement, on pourra y deviner **une structure dynamique** : comme dans un édifice l'ordre de construction doit être respecté. La charité reposant sur une base de foi et les deux, foi et charité, donnant ses assises à une attitude d'espérance. Etant admis que le visage du chrétien, (sa « structure théologique ») serait mutilé si l'une des trois venait à disparaître.

Ici la foi est **dans le Christ Jésus**. Il faut sans doute entendre sous cette préposition « dans » (en grec) la désignation de la source. Il s'agit d'une foi qui trouve sa source, sa cohérence, mais aussi son contenu dans la personne et l'enseignement de Jésus, dans l'œuvre de salut liée à son avènement et à sa présence. Chacun sait la place éminente de la foi dans la théologie de saint Paul. Chez lui, conformément à toute une tradition biblique, la foi désigne bien cette activité (« l'œuvre de votre foi », 1 Th 1, 3) de l'homme, pleinement libre et humaine par laquelle il accueille le don gratuit de Dieu en Jésus-Christ,

⁴ L'ordre est différent seulement en 1 Co 13, 13, probablement parce qu'il cite alors « ces trois choses » bien connues (foi, espérance, charité). On ne peut guère tirer de conclusion de textes comme Rm 5, 1-5 ou Ep 1, 15-18 à cause de la complexité des phrases.

⁵ Les tentatives pour montrer des sources grecques à la triade paulinienne n'ont pas abouti. Par contre on en retrouve les éléments isolés dans maints passages de l'Ancien Testament. Mais ce qui nous frappe surtout est de constater combien elle était préparée par une théologie de l'alliance. C'est une telle théologie qui conviait le partenaire à accueillir dans la **foi** le témoignage des **merveilles passées** de son Dieu, c'est elle qui exigeait un engagement dans le **présent** à l'égard d'une loi **d'amour fraternel**, lui permettant **d'espérer** pour le **futur**, moyennant la fidélité, les bénédictions promises.

c'est-à-dire en termes pauliniens la justification qui le place sur la voie du salut⁶.

On peut accepter la suggestion du P. S. Lyonnet⁷ affirmant que si la foi nous ordonne à Dieu et à l'accueil de son don de grâce, **la charité**, elle, définit notre attitude à l'égard du prochain. Enracinés par la foi en Jésus-Christ, Sauveur de tous, devenus participants de sa vie et membres de son corps, comment notre dilection fraternelle ne s'étendrait-elle pas à tous les hommes ? Mais quand saint Paul rend grâce pour l'amour fraternel que les Colossiens manifestent à l'égard de tous les saints, il veut dire davantage. En effet, justifiés par la foi dans le Christ Jésus, nous devenons fils de Dieu (Rm 8, 14-17, et Ga 4, 4-7). Comme fils de Dieu, nous sommes animés par l'Esprit. Aussi, quand le chrétien aime ses frères, c'est l'amour même de Dieu qui se déploie en lui. De même que l'Esprit de Dieu prie en nous et avec nous (cela ne supprime nullement notre liberté ni notre participation) de même Dieu aime en nous, avec nous et par nous tous les hommes⁸.

La seconde partie du verset 5 a fait difficulté. Comment comprendre le « en vue de l'espérance... » ? Plusieurs auteurs ont voulu rattacher l'expression introduite par « en vue de »⁹ directement au verbe « nous ne cessons de rendre grâces », pour éviter le danger de subordonner la foi et surtout la charité à l'espérance. Pour éviter aussi, selon certains, de donner à la charité fraternelle une motivation mercantile comme si elle était surtout intéressée par la récompense céleste.

Nous croyons qu'il faut conserver à la phrase la construction la plus normale et rattacher la fin du verset concernant l'espérance directement à la première qui parle de la foi et de la charité. On peut le faire

⁶ Cf. Ga 2, 16 ; Rm 3, 28. « De tous les actes surnaturels, l'acte de foi est celui que je puis le moins être tenté de m'attribuer à moi-même », dira le P. Lyonnet.

⁷ Cf. S. Lyonnet, article cité à la note 2.

⁸ Cf. Rm 5, 5. C'est dans le même sens que S. Paul pourra dire : « La charité du Christ nous presse », c'est-à-dire : nous sommes poussés par l'amour même qui animait et anime le Christ. L'amour qui l'a poussé à donner sa vie pour des ennemis.

⁹ Cette préposition *dia* est parfois traduite par « à cause de », « en raison de », « en vue de ».

sans tomber dans les inconvénients mentionnés plus haut. Voici quelques remarques qui peuvent nous introduire dans le sens profond de cette expression : **en vue de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux** :

a) le terme **d'espérance** ne signifie pas ici une vertu désignant l'attitude de celui qui espère mais plutôt les biens espérés¹⁰, « l'héritage promis à tous les saints » (Col 1, 12).

b) La foi et la charité chrétiennes ne peuvent pas être dissociées de la plénitude attendue. La foi introduit le chrétien dans un dynamisme de vie, dans une histoire sainte qui ne reçoit son sens que de son point de maturité : l'avènement total du Royaume de Dieu. La charité, participation à l'amour par lequel Dieu aime tous les hommes, ne peut que tendre de tout son poids vers la plénitude de ce qu'elle ébauche sur la terre, vers la communion intense et définitive entre Dieu et les hommes.

c) Du reste la préposition *dia* qu'on traduit par « en vue de » ne désigne pas seulement **la cause** (comme si la foi et la charité étaient produites et motivées par les biens attendus) mais aussi **le but** (la cause finale dirait-on en philosophie), ce but vers lequel et en vue duquel le processus du salut se développe¹¹.

d) La foi et la charité, quelle que soit leur intensité, nous situent, tant que nous vivons sur la terre, dans une réalité inachevée, en marche vers sa perfection. Ici, le « en vue de l'espérance » désigne cette perfection, ce point de consommation (ce *telos*, en grec). G. Didier nous semble avoir bien saisi le passage :

« Ce n'est pas pour obtenir le ciel que les Colossiens sont charitables, mais parce qu'ils voient dans leurs frères terrestres leurs concitoyens d'éternité. Mais peut-être le texte de saint Paul recèle-t-il d'autres profondeurs. Ce terme bienheureux qu'ils espèrent, les chrétiens l'anticipent ici-bas, Paul le rappellera plus loin : ils sont déjà morts avec

¹⁰ Ce n'est pas la seule fois où S. Paul utilise ce sens pour le terme « espérance ». Cf. Ga 5, 5 ; Rm 8, 24-25.

¹¹ Cf. Rm 4, 25 : Jésus fut « livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification ». C'est la préposition *dia* qui est ici traduite par « pour ».

le Christ, ressuscités avec lui, et la vie divine qui éclatera en eux au jour de la Manifestation a déjà pris naissance, cachée en Dieu. En un sens, l'objet de leur espérance, identifiée avec le Christ, ils le possèdent dès maintenant (Col 1, 27). Dans ce contexte (...) on conclura qu'entre la foi et la charité du v. 4 et la béatitude espérée du v. 5, il existe plus qu'une relation de causalité : un lien organique, celui qui fait de la semence sortir la plante adulte. En croyant et en s'aimant, les fidèles vivent déjà ce qu'ils espèrent. Comme le suggère du reste l'ordre de l'énumération des vertus, leur foi et leur charité s'orientent vers l'espérance qui les attend au ciel, non point comme un travail vise à son salaire, mais comme un amour se hâte vers sa consommation »¹².

Cette espérance est « réservée » ou « déposée » dans les cieux. L'expression peut paraître étonnante. Elle s'apparente au vocabulaire utilisé dans la tradition de l'apocalyptique juive. Dans cette perspective, les biens futurs sont si sûrs qu'on les présente déjà comme quasi existants dans le ciel, à l'abri des puissances d'érosion ou de destruction. Dieu a préparé pour les justes un trésor dans le ciel (cf. Mt 6, 20 s.)¹³. L'épître aux Ephésiens, toujours si proche de celle aux Colossiens, développe l'idée contenue ici : « Puisse-t-il illuminer les yeux de votre cœur pour vous faire voir quelle espérance vous ouvre son appel, **quels trésors de gloire renferme son héritage parmi les saints** » (Ep 1, 18).

L'espérance, cette plénitude attendue, détermine la vie de la communauté depuis le début de l'annonce de l'Évangile. Saint Paul continue en effet : « Cette espérance vous en avez naguère entendu l'annonce dans la Parole de vérité, l'Évangile. »

Résumons donc l'exégèse de notre verset : saint Paul fait mémoire, sous forme de bénédiction adressée au Père, de la très complète expérience de vie chrétienne vécue par les Colossiens. Cette richesse de vie comporte une foi qui les introduit dans la paix avec Dieu (Rm 5, 1), les rendant héritiers des promesses. Elle comporte l'exercice d'une

¹² G. Didier, *Désintéressement du chrétien*, Paris, 1955, pp. 189-190.

¹³ J. Ernst, dans son commentaire de l'épître aux Colossiens, insiste sur ce point. Il signale des passages comme 4 Esdr 7, 14.77 ; Ps Sal 9, 9, etc.

charité fraternelle qui rend visibles dès ici-bas les prémices du Royaume. Cette richesse vécue est enfin traversée par le dynamisme de l'espérance : elle se hâte vers la consommation bienheureuse.

II.

ESQUISSE D'UNE THEOLOGIE DE L'ESPERANCE

Un simple verset de l'épître aux Colossiens nous a introduit au cœur de la vision paulinienne de l'espérance. Faisant appel aux lumières fournies par d'autres passages des écrits de saint Paul, nous pouvons maintenant dégager les points forts d'une théologie de l'espérance.

a) **Une situation inconfortable**

Dans la perspective de saint Paul, l'espérance ne va jamais sans tension, sans un sentiment d'insatisfaction radicale et même sans un certain écartèlement. En effet, d'une part, l'espérance place le chrétien dans une attente sereine et sûre des biens promis par un Dieu qui ne ment pas. Elle n'expose jamais à la confusion, remarque saint Paul (Rm 5, 5). Mais d'autre part, elle fait sentir par son élan même vers un ailleurs combien les réalités présentes sont précaires, fragiles et provisoires. D'où la profonde insatisfaction qu'elle maintient dans le cœur du croyant au moment même où elle le console.

Quand Saint Paul veut évoquer ces biens que l'espérance attend en toute confiance, il utilise des expressions traditionnelles.

Il parle de **vie éternelle** ou simplement de vie, car, pour toute la tradition juive, la vie représente le bien suprême, celui qui conditionne tous les autres¹⁴.

¹⁴ **Vie éternelle** : Rm 2, 7 ; 5, 21 ; 6, 22.23 ; Ga 6, 8. Le mot **vie**, tout court : Rm 5, 10 ; 2 Co 5, 4. Le judaïsme postérieur connaît déjà cette notion de vie éternelle. Ainsi Dn 12, 12 ; 2 M 7, 9. Citons ce dernier passage: «Toi scélérate, tu nous

Parfois il préfère l'expression « hériter le Royaume de Dieu » ou encore, plus en harmonie avec une mentalité hellénistique, « hériter l'incorruptibilité »¹⁵.

A plusieurs reprises, il évoquera **le salut** comme futur : « Combien plus maintenant justifiés dans son sang, **serons-nous sauvés** » (Rm 5, 9). Et surtout : « C'est par mode d'espérance que nous avons été sauvés » (Rm 8, 24). Pour lui la plénitude du salut (une réalité déjà en marche) est liée au retour du Christ et à la résurrection des corps. En accord avec le vocabulaire de l'Ancien Testament, il utilise aussi le terme de **gloire** pour désigner cette plénitude à venir, insistant davantage sur la présence de Dieu qui comblera l'attente des élus¹⁶.

Cependant saint Paul sait bien que ces expressions ne sont qu'approximatives, allusives ou symboliques. Les réalités dernières échappent à toute description : « L'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, cela dépasse son intelligence, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Co 2, 9 ; cf. 2 Co 12, 4). Mais plus ces merveilles captent son cœur, plus elles apparaissent à sa foi, comme certaines, plus aussi **la réalité présente perd de sa consistance**, car « le temps a plié ses voiles » (1 Co 7, 29) comme un marin quand il est en vue du port ; du reste « elle passe la figure de ce monde » (1 Co 7, 31). Les souffrances elles-mêmes perdent de leur acuité dans l'attente assurée d'une telle gloire : « J'estime en effet que les souffrances du temps présent ne sont pas à comparer à la gloire qui doit se révéler en nous » (Rm 8, 18). « Car la légère tribulation d'un instant nous prépare, jusqu'à l'excès, une masse éternelle de gloire » (2 Co 4, 17). Une telle relativisation du provisoire n'est tolérable que dans cette atmosphère d'intense espérance et de confiance absolue dans la solidité de ce que Dieu a préparé.

exclus de la vie présente, mais le Roi du monde nous ressuscitera pour nous rendre une vie éternelle nous qui mourons pour ses lois. »

¹⁵ Hériter le Royaume : 1 Co 6, 9.10 ; Ga 5, 21 ; Col 3, 24. **L'incorruptibilité** : 1 Co 15, 50.

¹⁶ Le terme de gloire est étroitement lié à la manifestation en soi ou en nous de la sainteté de Dieu. Cf. 2 Co 4, 17 ; Rm 5, 2 ; 8, 17-18 ; Ep 1, 18 ; Col 1, 27, etc.

b) La nostalgie des saints

Une situation si inconfortable suscite dans le chrétien qu'est saint Paul une puissante nostalgie. Le verbe qu'il utilise pour évoquer son attente et celle qu'il perçoit dans toute la création est parlant : « La création en attente **aspire** à la révélation des fils de Dieu » (Rm 8, 19). Le P. Spicq explique ainsi la portée du verbe traduit par « aspire » : « C'est à prendre très au sérieux, puisque Rm 8, 19 et Ph 1, 20, évoquant la silhouette de l'homme d'espérance, le représente comme un guetteur, observant attentivement et se tenant prêt pour le moment favorable : il dresse la tête (*kara* en grec) pour épier et tâcher de découvrir de loin (*apo* en grec) ce à quoi il s'attend. »¹⁷

Pour saint Paul, cette nostalgie est chargée d'émotion, car elle est constamment traversée par **un visage, celui de Jésus Seigneur**. Espérer, dès lors, c'est « attendre le Fils qui viendra des cieux » (1 Th 1, 10). Car, en réalité, nous sommes appelés par le Père à « une communion avec son Fils » (1 Co 1, 9). Du reste, celui-ci est mort « afin que nous vivions avec lui » (1 Th 5, 8) et quand saint Paul parle du ciel il déclare avec ferveur « nous serons avec le Seigneur » (1 Th 4, 17). C'est pourquoi, si « vivre, c'est le Christ » (Ph 1, 21 ; cf. Ga 2, 20), on comprend que l'existence actuelle soit « un exil loin du Seigneur » (2 Co 5, 6) et que le désir profond de l'homme qui espère soit de « s'en aller et d'être avec le Christ » (Ph 1, 23) ou de manière plus imagée « d'aller prendre domicile près du Seigneur » (2 Co 5, 8).

Ainsi, bien loin de nous consoler de l'éloignement de la Parousie, c'est-à-dire de la définitive présence du Seigneur aimé et adoré, les dons de la justice, de la filiation et surtout de l'Esprit-Saint ne font qu'attiser le feu de notre soif, nous rendre la terre de moins en moins habitable. Le « Christ en nous, espérance de la gloire » (Col 1, 27), l'Esprit-Saint, gage et même anticipation de cette gloire ne rendent que plus douloureux le fait que nous ne sommes sauvés qu'en espérance (cf. Rm 8, 24)¹⁸.

¹⁷ C. Spicq, *Théologie morale...*, p. 314.

¹⁸ Cette tension de l'homme qui espère fut admirablement exprimée par J. Monchanin dans son article : La spiritualité du désert. Citons — en quelques mots : « S'il y a des joies, une urgence secrète rappelle qu'elles doivent être traversées. (...) Il n'y a qu'exode et point d'extase, et le Seul est perçu par la solitude d'avec

c) Une morale pour les derniers temps

Mieux que quiconque, saint Paul a compris que toute une morale s'imposait à l'homme qui espère. Nous ne pouvons qu'en nommer les lignes directrices.

Une morale de **confiance** d'abord. On ne place pas son attente dans la nature anonyme. On n'espère pas en soi-même. L'espérance, au sens biblique du terme, inclut la présence d'un Autre, la disposition du cœur à recevoir d'un plus grand. Pour saint Paul, cet Autre, c'est le Dieu de l'alliance, celui des antiques promesses, celui qui a donné en son Fils crucifié (Rm 3, 25) la preuve permanente et ultime de son amour. Cet Autre est celui qui a envoyé en nos cœurs l'Esprit de son Fils, attestant que nous sommes en toute vérité ses fils (Rm 8, 14-16 ; Ga 4, 4-6). Ce qu'un tel Père a accompli en est le garant : ses paroles et ses promesses de salut sont solides, elles sont sûres¹⁹.

Une morale de **pauvreté** et de **détachement**. Puisque l'espérance nous révèle une existence en plein dynamisme, puisqu'elle refuse d'accorder une attention durable à quelque réalité terrestre que ce soit, une valorisation abusive des biens immédiats nous est radicalement interdite. Non qu'elle les condamne au nom de je ne sais quel dualisme, mais parce qu'elle les saisit comme biens provisoires et soutiens de notre marche incessante vers le Royaume. « Que désormais ceux qui ont femme vivent comme s'ils n'en avaient pas ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'étaient pas dans la joie ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas ; ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas. Car elle passe, la figure de ce monde » (1 Co 7, 29-31). Aucun mépris dans ces paroles mais le sentiment d'une urgence : nous sommes toujours en partance. Recherchons les choses d'en-haut (cf. Col 3, 1). Puisque, ce que nous espérons, nous ne le voyons pas (Rm 8, 24-25), hâtons-nous vers le terme, lucides et légers.

Lui plutôt que par la solitude avec Lui. (...) Pourtant l'exode n'a de sens que par la Terre de promesse, et **cette absence est l'envers et l'annonciation de la Présence** ». *De l'esthétique à la mystique*, Paris, 1955, p. 119.

¹⁹ Pour exprimer cette solidité des promesses divines, S. Paul se sert d'un adjectif à couleur très juridique *bebaios*, solide, ferme, sûr, garanti. Ainsi Rm 4, 16 ; 2 Co 1, 7 ; 1 Co 1, 6 (avec le verbe) ; Ph 1, 7 (également le verbe).

Une morale de **vigilance** et de **patience**. Saint Paul comme tous les premiers chrétiens ont compris qu'il n'était pas facile de maintenir sa marche dans cette sérénité, cette confiance et cette pauvreté. Il affirme que dans cet « âge crépusculaire du monde », dans ces temps qui sont les derniers, le disciple souffrira comme son Maître (1 Th 1, 6 ; 2 Th 1, 7, etc.). Les tribulations ne lui seront pas épargnées. C'est pour cela que l'espérance se colore de **patience**²⁰. Une telle patience vigilante (cf. le thème du « veiller » développé par Jésus) n'a rien d'un entêtement obstiné. Elle est habitée par une foi qui perce le voile (comme le dira l'épître aux Hébreux), par une joie qui salue déjà l'aube de l'achèvement eschatologique. C'est en ce sens que saint Paul parlera de « la patience de votre espérance » (1 Th 1, 3), unissant les deux termes dans une même expression. Du reste cette patience n'est pas séparable de la confiance absolue en Dieu dont nous avons parlé²¹.

Et surtout une morale **d'amour fraternel**. Une grave objection a parfois été adressée à saint Paul. N'a-t-il pas méconnu le déroulement de l'histoire et attendu une Parousie toute proche ? Si l'espérance nous met en marche passionnément vers un Royaume ultérieur, si elle nous interdit tout enracinement ou installation stable, le chrétien n'est-il pas en danger d'être l'homme de toutes les évasions, de toutes les démissions ? C'est en réponse à une telle objection que se situe l'articulation nécessaire établie par saint Paul entre la charité et l'espérance. Pour lui, celui qui n'aime pas maintenant son frère, celui qui ne peine pas pour le servir (en 1 Th 1, 3, il parle de « la peine de votre charité ») refuse d'entrer dans ce Royaume de bonheur que l'espérance attend. Il n'espère pas, puisqu'il ne veut pas commencer de vivre par l'amour, la communion du ciel. Disons-le positivement : plus on réalise par l'amour (celui-là même que Dieu fait sourdre en nous, Rm 5, 5 ; 2 Co 5, 14) un coin de ciel pour nos frères, plus on tend ardemment vers la réalisation des cieux nouveaux et de la terre nouvelle. Les arrhes soulignant l'absence du capital...

²⁰ Le terme désignant la patience (hypomonè) peut même dans certaines listes remplacer celui d'espérance comme s'ils étaient presque synonymes, 2 Tm 3, 10 ; Ti 2, 2.

²¹ Ce point est bien mis en lumière dans l'article récent de M. Lena, Espérance et confession de foi, dans l'ouvrage collectif : *La confession de la foi*, Paris, 1977, pp. 281-295. « L'espérance, dit cet auteur, oriente l'attention de notre foi vers la gratuité du don qui nous est fait, et accentue le " combien plus ", la loi de

III.

AUJOURD'HUI, L'ESPERANCE

L'écart est tel entre l'univers de saint Paul et celui dans lequel nous vivons qu'on hésite à tirer des conclusions. Pourtant l'exemple et la parole de l'apôtre nous y convient. Voici les trois axes de réflexion que nous proposons :

a) Une simple constatation nous aidera à formuler notre première remarque : jamais saint Paul ne commence ses listes de « vertus » par l'espérance. Celle-ci ne se comprend pour lui que dans la foulée de la foi et la confession de Jésus-Christ, porteur des promesses. L'espérance ne peut se référer qu'à l'Histoire sainte et à son accomplissement. Je dirai même que pour lui la véritable espérance ne peut fleurir que sur un dépassement de tous les espoirs terrestres, que sur un « désespoir ».

Comment dès lors tant de nos contemporains, oublieux de Dieu jusqu'à nier son existence, rassurés par la seule maîtrise opératoire qu'ils exercent sur la matière et sur le monde pourraient-ils tendre avec passion vers un au-delà qu'ils considèrent comme vide et inhabité ? Que peut bien signifier pour beaucoup l'attente d'une communion avec un Seigneur qu'ils n'ont pas appris à connaître et à aimer ? Tout au plus peuvent-ils souhaiter un avenir durable pour la tendresse ou la douceur de certaines rencontres humaines, tant il est vrai que dès maintenant l'amour nous initie à l'éternité.

Notre constat est d'abord négatif : nulle espérance digne de ce nom pour un monde « ceinturé d'absence », vide de Dieu. Par contre, notre souhait est positif : celui de voir le témoignage chrétien occupé, non à proposer une morale plus ou moins élevée, mais à révéler à des frères la présence aimante d'un Père qui nous appelle, tout au long

surabondance qui caractérise la manière divine de donner. (...) Face à l'avenir, elle est moins une attitude conquérante qu'une attitude accueillante ; elle est une espèce humble, et par là même infiniment audacieuse du désir : l'homme d'espérance attend comme seuls savent attendre les pauvres, ces " sourciers de l'espérance ", comme les appelle Bernanos. » Art. cit., p. 284.

d'une histoire, à la communion avec son Fils. Il faut restituer Dieu à nos frères. Alors l'espérance refleurira.

b) Nous avons souvent affaibli et même dénaturé la christologie, ne confessant plus en Jésus de Nazareth le Fils envoyé pour le salut définitif et en vue de l'accomplissement du dessein de son Père sur le monde. L'idée même de salut s'est rétrécie, elle le limite souvent aux horizons de notre histoire. Ainsi l'homme est de plus en plus enfermé dans le carcan de son existence terrestre et son espérance s'est rapetissée aux dimensions de sa prison²². A l'attente du Royaume de Dieu on substitue souvent l'attente de changements politiques, la marche vers la libération totale se confond avec la recherche du confort ou avec la consolidation d'avantages sociaux et économiques.

Ces tendances furent favorisées, il faut le dire bien haut, par les attitudes de certains chrétiens qui n'avaient pas compris qu'espérer en toute vérité le ciel, signifiait concrètement en offrir par leur amour fraternel une prélibation, surtout aux frères dans le besoin et la souffrance. C'est pourquoi la tâche des chrétiens à l'égard de ceux « qui n'ont pas d'espérance » (1 Th 4, 13) est claire et urgente. Pour les arracher à la prison et à l'angoisse devant la mort, ils doivent être les témoins des grands espaces, des espaces éternels. Ils doivent être partout associés à ceux qui, sans haine, hâtent les libérations provisoires, ils doivent être complices de tous les éveils authentiques. Mais par leur présence active, ils doivent empêcher que les ébauches d'un monde meilleur (le développement social, la liberté politique, l'autonomie des personnes, etc.) ne tuent la nostalgie et l'attente des biens éternels et durables. Comme le déclare le P. X. Tilliette, « reprenant en compte l'espoir des hommes, l'espérance ne saurait se charger de leurs utopies, de leurs rêves et de leurs illusions »²³.

c) Nous l'avons dit : celui qui espère se place dans une situation d'accueil, il s'ouvre aux réalisations d'un autre. L'espérance devient, selon

²² Cf. M. Lena, art. cit., p. 281 : « Il est alors tentant de situer l'espérance théologique sur le seul horizon de l'histoire et de remplir des objets de ce monde le grand espace mystérieux qu'elle nous ouvre, ou encore de lui demander une assurance pour des lendemains incertains et un supplément d'âme pour les combats politiques du jour. »

²³ X. Tilliette, art. cit., p. 298.

l'heureuse expression de G. Marcel, « la mémoire du futur ». Mais il faut ajouter : **d'un futur nouveau**. Nous attendons des ciels nouveaux, une terre nouvelle et surtout la résurrection de nos corps. Tout cela ne saurait se décrire à partir de ce que nous expérimentons. Or ce dépassement du palpable, ce débordement de notre petit champ créateur affolent l'homme contemporain. Il a peur.

Il importe donc que le chrétien qui espère ne cesse d'expliquer que cette ouverture au don de Dieu, que cet abandon de pauvre à l'avenir qu'un Père nous prépare n'est nullement une capitulation ou le comportement d'un être passif. Qu'au contraire là réside la réalisation la plus libre et la plus exaltante pour un enfant de Dieu. Parce que Dieu est Amour et Vie, l'espérance, si elle est décripation devant nos limites, est surtout joie de l'enfant qui se laisse combler, sachant que tout ce qui est au Père est aussi à lui.

Saint Paul nous a convaincu ; dire « j'espère », cela revient à confesser que nous sommes sûrs du Père et de son salut en Jésus-Christ. Cela revient aussi à nous laisser envahir par cet Esprit d'amour qui aime en nous, qui prie en nous et qui ne cesse d'attiser notre désir : viens Seigneur Jésus, Maranatha.

Grégoire Rouiller